

*L'utopie du philosophe inuit Aper Sonn,  
considérée dans ses aspects économiques, politiques, sociologiques, technologiques, écologiques...*

Contribution au Colloque  
*Défaire l'économique, refaire l'humain*  
à l'université de Toulouse le Mirail, le 21 février 2004.

**Présentation :**

On m'appelle « Diogène ». C'est de l'humour, pas de la prétention. Je suis habillé en vert. C'est un signe laïque ostensible de mes convictions écologiques.

Je fais partie d'une communauté que nous avons appelée *la nef des fous*, en référence au livre publié sous ce nom et dans le même sens en 1494 par Sébastien Brant. Cette communauté vit en autarcie. Depuis longtemps. Et nous sommes nombreux. De plus en plus nombreux. 6 milliards actuellement. Dans un espace constant. On va finir par se gêner.

Au sein de cette grande communauté, nous sommes quelques-uns à nous être regroupés en 1974 dans les Alpes de haute Provence, au lieu-dit *Jansiac*, pour expérimenter l'utopie de Sonn dont je vais parler.

**Quelques banalités de base en guise d'introduction**

1. Quelle vie choisir quand on a 18 ans ?

L'homme est la seule espèce qui adapte souverainement son milieu à ses délires, mais paradoxalement chaque humain est invité à s'adapter à son milieu comme n'importe quel autre animal.

2. Or la vie qu'on me propose repose sur des bases injustifiables :

– quand j'achète, je nuis, aux peuples du sud, à la planète, aux générations futures ;

– quand je travaille pour acheter, je me soumetts, à l'employeur ou aux clients, pour devenir réellement majeur à 65 ans, pouvant enfin exercer le droit de disposer de moi-même, mais un peu tard pour explorer le possible ;

– quand je me marie et procréé, je crée dans la chaumière un dedans d'amour et de partage, et un dehors cynique de calcul et d'échange ;

– quand je vote, c'est pour pérenniser mes nuisances, ma soumission et mon cynisme ;

– quand je me distrais, c'est pour voir à la télé la France gagner.

*Le travail, famille, patrie* de Vichy était moins hypocrite que *liberté, égalité, fraternité*.

3. La vie qu'on me propose n'est pas généralisable à tous les humains.

Les français vivent sur 2 France. Il faudrait 3 planètes pour que tout le monde vive comme nous. Ce qui risque de générer des conflits sanglants lorsqu'il faudra partager les ressources naturelles.

Pour y remédier, quelques masos préconisent la décroissance économique. D'autres préconisent un retour en arrière de quelques décennies. Qui commence ? Quand ? Les plus optimistes pensent que la croissance peut se poursuivre indéfiniment si elle ne porte que sur les services qui ne consommeraient ni matières premières ni énergie. Chez nous peut-être, (et encore : comment viennent-ils à moi ?). Mais chez les autres qui n'ont pas le minimum vital ? Bande de farceurs, va !

4. La vie qu'on me propose n'a rien de passionnant.

Les mal lotis de la planète expriment des revendications claires, et les remèdes sont connus, même s'ils tardent à être mis en oeuvre. Mais les nantis aussi se plaignent. Ils éprouvent des insatisfactions obscures, qui font penser que les humains n'ont pas encore trouvé l'idéal de vie qui leur convient, ni la société qui va avec. La jet-set s'emmerde, et le reste du monde l'envie.

Or il y a marché de dupes si nous proposons aux nécessiteux de troquer leur malheur contre notre malaise alors que nous leur faisons miroiter un bonheur que nous n'avons pas nous-mêmes su trouver. Il y a donc une urgence théorique à diagnostiquer l'erreur commise par ceux qui ont les moyens de faire tout ce qu'ils veulent, et qui finalement ne les satisfait pas.

Alors, que faire?

Si je suis un humain normalement constitué, ni zombi ni robot, je dois choisir une autre voie. Car si personne ne peut avoir la prétention de changer le monde, chacun doit cependant considérer comme une exigence éthique minimum de tenter de le faire, car on ne peut pas le laisser aller comme il va. L'état de la planète venant de la somme des comportements individuels, celui qui ne contribue pas à le modifier contribue à le maintenir. Or la catastrophe écologique s'annonce.

Moi qui ai connu les grandes Causes, la faim dans le monde, la peine de mort, le délit d'opinion, les dictatures sanguinaires, le mur de Berlin, les mines antipersonnelles... et qui croyais que la question centrale était politique, jamais je n'aurais pensé que le problème prioritaire de l'Humanité pouvait devenir bêtement... climatique!

### **L'utopie topique du philosophe inuit Aper Sonn**

Le monde idéal selon Sonn est un réseau de « lieux » sans propriétaire, le lieu étant la seule unité économique, politique et sociale. Il n'y a ni communes, ni départements, ni régions, ni nations, donc pas d'élus ni de gouvernants.

Chaque lieu est équipé des moyens de production des besoins élémentaires de la vie quotidienne (nourriture, vêtements, énergie, construction, mobilier...), ainsi que des moyens de communication, d'expression et d'accès à la culture.

Chaque lieu dispose en plus des moyens d'assurer une ou plusieurs productions spécialisées, destinées à être distribuées aux autres lieux d'une même vallée ou d'une même région (poterie, imprimerie, filature, recherche, hôpital, aéroport, Eurodisney...).

Chaque lieu comporte une chambre ou une cabane par habitant.

Ces lieux sont gérés par ceux qui y séjournent (10 à 20 personnes), organisés en associations paysannes très techniques. Ils décident à l'unanimité exprimée. Les personnes ne possèdent rien, mais sont assurées de pouvoir survivre, communiquer, s'exprimer et se cultiver, où qu'elles aillent.

Des accords sont passés entre les habitants d'un lieu, qui peuvent à tout moment être modifiés, les associations étant réunies en assemblée générale 3 fois par jour lors des repas.

Les associations coordonnent leurs activités entre elles, pour réaliser une route par exemple, chaque partie de la route étant réalisée et entretenue par les habitants du lieu où elle passe.

### **Caractéristiques remarquables de l'utopie de Sonn**

1. La principale caractéristique est qu'il s'agit d'une utopie topique, c'est-à-dire fondée sur le lieu (ce qui est un comble pour une u-topie) et non pas sur la personne ou le groupe social.
2. Elle est fondamentalement écologique, car elle est fondée sur le lieu en tant que milieu. Dans les lieux « Sonn », on a son empreinte écologique sous les yeux. Si on commet une erreur, on s'en aperçoit tout de suite et on corrige le tir. Cette utopie permet de vivre sans nuire, à la planète, aux autres (surtout au Sud) et aux générations futures.
3. La propriété des moyens de production n'est ni privée ni collective, elle est absente.
4. De même l'argent est inutile car il n'y a pas d'échanges, mais que du partage.
5. Cette utopie n'est ni individualiste ni collectiviste. Elle est existentialiste.
6. Toute l'économie est domestique et la production décentralisée, il n'y a pas d'usines mais que des ateliers et des laboratoires. L'inconvénient de la diminution des économies d'échelle à la production est compensé

par la suppression de la distribution et par les économies d'échelle à la consommation.

7. Elle résout de manière originale la question des rapports du capital et du travail, en supprimant à la fois le capital et le travail en tant qu'activité séparée : il n'y a que de la valeur d'usage.

8. Il n'y a pas besoin de lois qui s'imposent à tous au nom d'un Bien et d'un Mal qui plane au-dessus des individus. Il n'y a que des conventions. Elle est donc amoral.

9. Le monde de Sonn fonctionne en démocratie directe, ce qui n'est possible que parce qu'il fonctionne aussi en économie directe.

10. N'étant pas assistés, les personnes sont des êtres responsables, qui décident souverainement, après concertation avec les autres. Les groupes définissent, les personnes agissent.

11. La coordination, organisation horizontale, remplace la fédération (qui est une structure pyramidale comme la démocratie à la française sauf que les décisions montent au lieu de descendre). Les habitants d'un même lieu coordonnent leurs activités personnelles, les habitants de lieux contigus ou en chapelet coordonnent les décisions qui restent toujours locales.

12. L'autoproduction diminue fortement la consommation d'énergie pour les transports.

Il n'y a pas à faire venir de loin les ingrédients nécessaires à la production centralisée. Pas de grands trajets domicile – travail, pas de distribution.

13. Toute l'énergie consommée est produite sur place avec les sources disponibles.

14. En autoproduction, on mesure directement l'effort qu'il faut faire pour obtenir un bien ou un service donné. On peut choisir d'y renoncer ou non.

15. Ce qui se vit dans les lieux n'est pas prévu ni prévisible. Selon les personnes présentes, ça peut être le paradis ou l'enfer. La dimension historique n'est pas confisquée par la société. Le lieu en tant que milieu est l'élément de sécurité, de stabilité, anhistorique, laissant le champ libre au développement des histoires personnelles.

16. L'utopie de Sonn représente une solution inédite parmi les utopies :

au lieu d'imposer le remplacement d'une société par une autre, elle permet la superposition (non étanche) dans l'espace de la société existante et de la sienne : sachant que la croissance actuelle génère l'exclusion d'un nombre croissant de personnes (est-elle possible sans cela ?), les deux modes de production, l'un par délégation, réservé aux accros de la consommation, l'autre domestique et pratiqué par les exclus volontaires, peuvent se superposer, tout consommateur qui se retire laissant sa place à un exclu forcé qui peut du coup « s'insérer », s'il aime ça.

17. Chacun peut donc s'en inspirer chez lui pour la réaliser plus ou moins, car en tant qu'économie domestique, elle ne sort pas de la sphère privée.

## Commentaires

### 1. Les maîtres du monde ne sont pas ceux qu'on dit :

Il y a deux lectures possibles de l'état du monde actuel, pas forcément contradictoires, l'une héritée de Marx et bien connue grâce au *Monde diplo* – « c'est la faute des multinationales » –, et l'autre héritée de la Boétie, qu'on peut schématiser de la manière suivante :

Chez nous, au XIX<sup>e</sup> siècle, les choses étaient claires – et dramatiques – : le prolétariat produisait, la bourgeoisie consommait. A partir du moment où un certain Henry Ford a dit : « je paie bien mes ouvriers pour qu'ils m'achètent mes voitures », les grands propriétaires des moyens de production autrefois tout-puissants sont passés peu à peu sous la domination des innombrables petits propriétaires des moyens de consommation. Le pouvoir a changé de côté, le pouvoir réel, c'est à dire le pouvoir sur le réel : par l'ensemble de nos comportements d'achat, nous, les consommateurs, façonnons la surface de la planète. Par cet acte grave qu'est l'achat – que nous commettons les doigts dans le nez –, à cause de tout ce qu'il induit en amont et en aval, nous décidons du niveau de vie des producteurs, des famines, des guerres du pétrole, de la pollution atmosphérique, de la couleur des paysages... Les signes d'allégeance des propriétaires des moyens de production à l'égard des consommateurs sont évidents : le client-roi, la dictature de l'audimat, les études de marché, les sondages d'opinion qui dictent leurs discours aux élus et aux gouvernants. La Boétie disait au XVI<sup>e</sup> siècle dans son *Discours de la servitude volontaire* que le prince tient son pouvoir du peuple. Si le peuple détourne ses yeux du prince, le prince n'est plus prince. Si nous arrêtons d'acheter

Nestlé, Nestlé disparaît; si nous coupons nos compteurs, EDF disparaît. C'est un pouvoir de fait collectif que personne ne détient individuellement. Aucun de nous ne fait le poids en face des multinationales. Mais la somme de nos impuissances est toute-puissante.

Le concept de consommateur est un produit relativement nouveau, mis au point peu à peu au cours des trente glorieuses, et actuellement en pleine généralisation. C'est le dernier avatar de l'essentialisme hérité des grecs (chacun réalise individuellement l'essence de l'Homme), réduit à sa plus simple expression.

Le consommateur détient un pouvoir dont il jouit en tant qu'exercice de la liberté, le pouvoir d'achat. Ce pouvoir est énorme, vu que tous les producteurs, de biens, de services, d'idées politiques, de paysage audiovisuel... se prosternent à ses pieds.

Mais c'est son seul pouvoir. Il n'a pas de pouvoir de discernement. Il est irresponsable. Ou comme l'âne derrière la carotte. Mais l'âne est protégé par la loi contre le producteur de carottes véreuses. Même quand il se surendette (abus de pouvoir... d'achat), il est encore partiellement irresponsable, victime. Il est comme Ève devant le serpent. Mais notre loi non divine s'en prend plutôt au serpent, et protège le consommateur contre lui-même (vous vous rendez compte!) en limitant le droit des vendeurs à le tenter. Le Code de la consommation fondé sur la protection du consommateur innocent, naïf et victime de la tentation, un enfant en somme, un incapable au sens juridique, se trouve en contradiction avec le Code civil fondé sur la volonté de la personne.

Les victimes d'un crash aérien ne sont plus les morts (ils ne peuvent plus consommer), mais les familles des morts, qu'on aide financièrement à faire leur *travail de deuil*, le travail le mieux rémunéré qui soit.

Mais cet irresponsable, cette victime, n'est pas malheureuse mais furieuse quand un malheur lui arrive, et a des moyens efficaces pour se défendre, car tout malheur a une cause, et la cause un auteur, qui doit payer. Quand par accident un consommateur est une vraie victime, il fait la *une* des médias, et son problème s'arrange automatiquement. Il y a des émissions télé spécialisées qui s'adressent aux frères consommateurs.

Quand des salariés ou des agriculteurs manifestent pour défendre leur pouvoir d'achat, ce n'est pas une revendication de producteur mais de consommateur. La Conf' et la CGT n'ont rien à voir là dedans. Qu'ils défilent donc avec *Que choisir!*

L'émergence de cette figure nouvelle du Consommateur démocrate (le pouvoir du peuple est le pouvoir d'achat) est un fait marquant du xx<sup>e</sup> siècle.

Le consommateur est un despote qui exerce son pouvoir d'achat. Il décide de ce qui existe et ne survit pas. On lui offre ce qu'il demande. Il a la loi pour lui, la loi du marché. Tout ce qui lui plaît se multiplie, ce qui ne l'intéresse pas disparaît.

Le consommateur dit : « Qu'est-ce que j'aimerais habiter un endroit sauvage au bord de la mer! », et aussitôt des nuées de promoteurs serviles se mettent à bétonner fiévreusement des tas d'endroits sauvages pour y entasser les consommateurs de sauvagerie. Il aime le sport de haut niveau et il aime cette expression. Il aime le sport que font les autres. Et les grands stades fleurissent. S'il n'aime pas l'insécurité près de chez lui, aussitôt les politiques lui envoient des bataillons de policiers de proximité. Quelle idée d'habiter une cité sensible!

Mais il passe une grande partie de sa vie à mériter son pouvoir. Il trime, bosse, galère... pour accéder au pouvoir suprême, le pouvoir d'achat. Il est prêt aussi à beaucoup de bassesses, saloperies, hypocrisies, se syndique, manifeste, pour augmenter son pouvoir (d'achat).

Ces deux lectures d'une même réalité induisent chez les contestataires de l'ordre établi des stratégies et des tactiques opposées, (ce qui ne les empêchent pas de participer aux mêmes colloques). Pour les uns, le changement social est collectif, donc institutionnel, donc politique.

Pour les autres, il est individuel, donc comportemental, donc économique.

Or il est intéressant de noter que dans la politique, où les décisions se prennent à la moitié-plus-un, les minorités n'ont pas de pouvoir direct, alors que dans le domaine de l'économie où on vote avec le caddie, il n'y a pas besoin d'être nombreux pour être efficace. Si les gens le remplissent de 2 % en plus, ils créent des milliers d'emplois, 2 % en moins, ils les détruisent.

## **2. À propos d'économie domestique**

Les humains, pour élever leur niveau de vie et de sécurité, ont misé sur la division technique du travail et la concentration des moyens de production. Partant d'une société où on faisait tout soi-même pour passer à une société où on fait tout faire par les autres, le progrès technique a été presque uniquement consacré aux modes de production centralisés, alors qu'il aurait pu être consacré, en partie au moins, à développer la capacité des personnes à intervenir elles-mêmes sur leurs conditions d'existence (ex : machine à laver plutôt que laverie).

La distribution fait perdre une grande partie des économies d'échelle obtenues par la concentration des moyens de production (ne serait-ce pas plutôt par l'uniformisation des produits?). Elle double le coût des produits dans le système production centralisée / consommation dispersée.

## **3. À propos d'économie communautaire**

L'organisation de notre société autour de la famille, charmante institution, est techniquement particulièrement inefficace : il y avait deux manières de faire des économies d'échelle, concentrer la production, et concentrer la consommation, ce qu'on fait dans les cantines par exemple. Un peu des deux est la solution la plus efficace. Quelques familles regroupées en communauté font des économies considérables, de temps et de moyens. L'économie domestique familiale ne peut être que limitée.

Or les gens hésitent à s'associer : ils ont peur d'y perdre en liberté individuelle. Pourtant on peut faire à 2 des choses qu'on ne peut faire seul. On peut faire à 20 des choses qu'on ne peut faire à 2. On peut faire à 20 000 des choses qu'on ne peut faire à 20. De même on peut avoir à 2 des choses qu'on ne peut avoir seul, à 20 plus qu'à 2... S'associer, est-ce un gain ou une perte de liberté?

Seul, on fait ce qu'on peut, pas ce qu'on veut.

## **4. Soit deux voisins.**

L'un s'est construit une piscine, l'autre un court de tennis. Ils conviennent ensemble de mettre leurs biens en commun. Ils se retrouvent donc chacun bénéficiaires à la fois d'une piscine et d'un court de tennis sans bourse délier, sans s'être fiscalement enrichis. Sans compter qu'il faut être deux pour jouer au tennis et s'éclabousser. (Dans un SEL, ils auraient échangé une heure de piscine contre une heure de tennis. Ridicule).

Soit trois voisins. L'un possède une machine à laver, l'autre une automobile, le troisième une femme... L'économie peut devenir considérable.

Soit quinze voisins. Ils conviennent de mettre en commun leurs biens, et atteignent un niveau de vie luxueux avec des ressources ordinaires. Au bout d'un certain temps, il y a survenance d'enfants comme disent les juristes. Ils ajoutent leurs ressources à ce qui a déjà été mis en commun. Quelques générations plus tard, l'endroit est méconnaissable : piste de décollage des jets privés, golf...

Soit soixante millions de voisins. Ils conviennent de mettre en commun leurs biens, écoles, hôpitaux, domaine skiable, les pavés et la plage.

Moralité : la famille est le mode de reproduction d'une société le moins rentable qui soit pour la personne. La fiscalité, qui s'occupe de la mise en commun d'une partie des revenus des ménages, s'emploie à le montrer. Sachant que le prélèvement fiscal représente environ la moitié du revenu des ménages, on peut apprécier tout ce qu'un ménage peut s'offrir autour de sa chaumière, comparé à ce qu'il réussit à s'offrir à l'intérieur : avec une moitié de ses revenus il s'offre un mixer, une télé et une machine à laver, avec l'autre moitié, la rue de Rivoli, le Rafale et le Charles de Gaulle, la pyramide du Louvre, Notre Dame et la vôtre, j'en passe et des meilleures.

La supériorité de la mise en commun sur la séparation, et du partage sur l'échange n'est plus à prouver. Qu'attendez-vous pour vous associer dans votre vie privée, pour associer vos vies privées? Pour mettre en commun au lieu de séparer, partager au lieu d'échanger?

On peut envisager des cas de figures plus tordus :

Soit deux voisins. L'un dispose de 900 F, l'autre de 100 F. Aimant tous deux la musique, ils s'offrent ensemble un lecteur de CD à 1000 F. Le premier est-il lésé, ayant contribué beaucoup plus au résultat commun? Mais sans le second, il n'écouterait pas de musique! Et leur future discothèque sera plus étoffée et sans doublons.

Federico et Pablo décident de souper ensemble au restaurant, après une journée de labeur. Federico est tourneur-fraiseur chez Renault, Pablo est artiste-peintre.

Chacun paye la moitié de l'addition. L'affaire semble équitable. Pourtant Federico a dépensé ce qu'il a gagné dans la journée, Pablo a gagné dans la journée de quoi manger au restaurant jusqu'à la fin de ses jours. Car Pablo, peintre connu, détient un monopole : son travail est évalué sans aucun rapport avec son prix de revient, alors que le travail de Federico est rémunéré au plus juste pour assurer la compétitivité des produits de son travail sans affamer les actionnaires.

### **5. L'utopie de Sonn comme alternative à la décroissance.**

La décroissance ne peut qu'être une conséquence, pas un objectif. Le thème de la décroissance pose le problème économique à l'envers : la question n'est pas de savoir à quoi on va renoncer, mais savoir ce qu'on veut produire, sachant avec précision l'impact induit en amont et en aval.

Quand on se fait ramasser ses ordures ménagères par des immigrés, on ne gère pas sa production d'ordures de la même manière que si on décide de les traiter soi-même. Le tas diminue alors.

Et le nombre d'occidentaux prêts à cultiver leur café sous le soleil est sans doute réduit. La majorité boirait des tisanes avec plaisir.

Peut-être que si on affichait dans les grandes surfaces le prix réel des produits incluant les coûts indirects payés par le consommateur (aides agricoles, coûts sociaux et écologiques...), le jeu de l'offre et de la demande évoluerait.

### **6. À propos d'échange et de partage**

On échange ce qui a été préalablement séparé, réparti. On partage ce qui a été préalablement réuni, mis en commun. Echange et partage sont deux opérations sociales opposées qui mènent au même résultat : chacun se retrouve avec ce qu'il convoitait. Mais ils impliquent en amont une autre organisation sociale. La ville comme collection d'habitats séparés est un lieu d'échanges maximum. Le foyer familial un lieu de partage. La famille est une unité spatiale, une situation. Elle raisonne ses rapports avec l'extérieur en termes d'import-export (importation de biens et services, exportation de temps).

Cette topographie des rapports entre les bipèdes est généralisable : on peut échanger des idées préalablement séparées ou partager des idées préalablement mises en commun, des sentiments, des conflits, des rapports de force... Un conflit par exemple implique une séparation préalable des intérêts personnels en jeu. La question éclairante est toujours de savoir où, quand et comment a eu lieu la séparation ou la réunion des biens, services, valeurs, idées... qui ont été ultérieurement échangés ou partagés. Leur légitimité en dépend.

### **7. Échange et partage de biens**

On échange deux choses, on en partage une. On peut donc échanger des choses de nature différente, le partage porte sur la même chose.

L'échange donne lieu à évaluation, il introduit le calcul entre les humains et ouvre la porte aux mesquineries, conflits... Or le calcul entre humains est inhumain.

Le partage, ne nécessitant pas de conversion, introduit la question de la justice sociale : le partage doit être équitable, concept relativement objectif.

L'échange inégal est toujours injuste, portant sur deux choses différentes, ce qui nécessite une unité de mesure (l'argent, les grains de sel, les heures...). Or l'échange est toujours un peu inégal. Donc l'échange

est toujours un peu injuste. D'ailleurs tout le monde le sait (« je me suis fait avoir », ou « j'ai fait une bonne affaire »). Le partage par contre est visible, donc facile à rendre juste.

Quoiqu'il en soit, lorsqu'il s'agit d'objets, de biens meubles comme disent les juristes, les mots échange et partage ne constituent pas un abus de langage, ils correspondent à une réalité. L'échange est un double transfert de propriété, et le partage la division d'une chose divisible. Jusque-là, je comprends l'économie.

### **8. Échange et partage de services, c'est-à-dire de temps.**

Tu me bêches mon jardin et je te donne une leçon d'anglais (principe du Système d'Echange Local). Le temps a-t-il été échangé? Le fisc appelle ça une double vente de service, moi une double perte de temps personnel : même si je n'ai pas perdu de temps comptable, ma vie a été amputée d'un petit bout de temps et la tienne aussi. L'affaire est équitable mais stupide. Encore que si avec l'anglais que je t'ai appris tu te lances dans le commerce international qui te rapportera une fortune alors que mon jardin ne me rapportera que quelques légumes...

Le partage du temps par contre s'appelle aussi convivialité ou collaboration ou solidarité ou fraternité ou entr'aide, selon les lieux, les époques et les sensibilités.

Il ne peut donc pas y avoir échange de temps mais seulement partage.

L'échange de services est un abus de langage qui désigne un double don, c'est-à-dire une double perte, comme tout don qui se respecte.

### **9. Échange de temps contre des biens.**

L'échange injuste par excellence, aucun bien ne pouvant valoir mon temps de vie, et pourtant fondateur du lien social : pour bénéficier des bienfaits de la vie en communauté nationale, je dois payer ma part en temps de vie.

Il ne peut pas y avoir partage puisqu'il faut deux choses et qu'on en partage une.

### **10. Échange de biens contre du temps**

C'est une absurdité qui met en évidence l'irréversibilité de l'échange de temps contre des biens, c'est-à-dire l'impossibilité de changer d'avis.

### **11. Échange forfaitaire de temps contre de l'argent : l'exercice d'une profession**

Le travail, la profession, le métier, c'est l'échange forfaitaire de temps contre des biens ou services par l'intermédiaire de l'argent, la valeur horaire de mon temps constituant le forfait (perpétré contre moi).

Dans la conversion forfaitaire du temps en biens ou services, l'argent n'est pas qu'un intermédiaire commode entre deux échanges, il est le facteur de conversion du temps de vie personnel en une valeur matérielle, la transformation d'un bien personnel non transmissible, le vécu, en une valeur comptable, échangeable.

Il faut abolir le travail.

Cette conversion est irréversible : l'argent ne peut pas être échangé contre du temps. Je peux acheter le temps des autres, je ne peux pas racheter le mien. Il est passé. Quand je pose mon crayon et que je le reprends une heure plus tard, le temps n'a pas passé pour lui entre temps; je le reprends au point où je l'avais laissé. Mais moi, quand je pars le matin pour travailler et que je rentre le soir, je n'en suis plus où ma femme m'avait laissé; j'ai vieilli, elle aussi. Et, de jour en jour, ça finit par compter, le temps que j'aurai passé à vieillir sans elle et elle sans moi. La perte de temps se verra.

Il faut abolir le travail.

Le principe-même de l'exercice d'une profession comme temps personnel échangé contre de l'argent est inhumain : réduction du vécu personnel, existentiel à une conception comptable de la vie en heures, en mois, en années. D'où cette vision de la retraite comme *temps retrouvé*.

Il faut abolir le travail.

Il est inhumain aussi parce que le calcul entre les humains en termes de rapport temps / produit génère des mesquineries inépuisables, des conflits définitifs (une succession est le partage du temps capitalisé du défunt).

Il faut abolir le travail.

Il constitue une servitude : l'adhésion à ce fonctionnement social représente une servitude permanente, d'horaire, de rendement, d'évaluation, de prévision, de comptabilisation... L'exercice d'une activité rémunérée représente en soi une atteinte au droit des personnes à disposer d'elles-mêmes.

Il faut abolir le travail.

C'est un marché de dupes : le principe économique fondamental qui consiste à effectuer cette aberration humaine et irréversible de convertir du temps vécu en argent, est en plus une imposture parce qu'il nous propose un leurre, quelque chose qui court toujours devant nous. Le principe-même est vicieux, il contient en lui-même l'impossibilité d'obtenir ce qu'il annonce : La recherche du bonheur est son fonds de commerce, mais il ne faut surtout pas le trouver. A peine on tient un bout que le suivant nous manque. Vivre sa vie sur le mode du manque, c'est-à-dire en permanence en avance sur le présent, fait qu'on ne vit pas réellement puisqu'on vit virtuellement. On arrive au bout de sa vie sans avoir vécu réellement. convoiter empêche de vivre.

Il faut abolir le travail.

Si la qualité de la vie est proportionnelle à la quantité de biens ou services dont on peut disposer, le bonheur est mesurable : le plus riche (Bill Gates) fournit la référence, il est heureux. Tous les autres sont malheureux, plus ou moins. De toute façon insatisfaits en permanence, toute leur vie, parce que leur position entre le plus pauvre et le plus riche est toujours améliorable. On peut toujours grignoter quelques places.

Il faut abolir le travail.

Le salariat nous infantilise : le contrat de travail d'un salarié est défini juridiquement comme un contrat de subordination, ce qui serait contraire à la Déclaration universelle des droits de l'homme (nous sommes tous égaux en droit) si elle (la subordination) n'était volontaire. Mais l'est-elle? Quant au travailleur indépendant, celui qui est soi-disant « à son compte », il a des comptes à rendre à son client toujours prêt à comparer le prix et le service. Subordonné, comptes à rendre, est-ce un statut d'adulte, libre et responsable?

Il faut abolir le travail.

Produire dix mille choses par lesquelles on n'est pas concerné pour pouvoir s'en payer quelques autres est une opération peu motivante pour bien faire.

Il faut abolir le travail.

## Conclusion

Une utopie se distingue d'un projet de société par le fait qu'elle n'espère pas sa réalisation. Car elle sait que nul ne peut souhaiter de quoi la vie d'autrui sera faite. L'utopie se situe à un point où le possible et l'impossible ne se distinguent pas encore. Un projet est réaliste ou irréaliste. Une utopie est toujours surréaliste. Et l'utopiste farceur. Une utopie est l'ensemble des idées qu'on a à l'esprit quand on définit un projet qu'on veut réaliser. L'utopie représente la part non raisonnable, illimitée, qu'on met en regard des contingences inévitables, limitantes, dans la définition d'un projet.

L'utopie de Sonn ne fait pas exception à la règle. Elle est disponible pour circuler dans les têtes et influencer sur les actes de la vie quotidienne, comme l'utopie de l'américain way of life circule dans les têtes africaines, indiennes, etc. Mais elle nous permet de ne pas désespérer, d'entreprendre quelque chose, dans la voie du développement de l'économie domestique par exemple, seul développement durable qui ne soit pas un oxymore.

Voilà. J'ai fini de défaire l'économie et de refaire l'humain.

« Diogène », Jansiac, 2004